3 1761 04013 6657

Gueulette, Thomas Simon
L'horoscope accompli

PQ
1987
G5H6

Yf 26938 bis

L'HOROSCOPE ACCOMPLI,

COMEDIE

EN UN ACTE,

Representée pour la premiere fois par les Comediens Italiens Ordinaires du Roy, le 6. Juillet 1727.

Thomas Simon Guillet
Sr Guillet

390319
21-3.41

A PARIS,

Chez BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.

MDCC. XXXII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

PQ
1987
G5H6

A MADAME

LA MARQUISE DE TOURNON.

MADAME,

Puiſque c'eſt vous qui par votre Approbation m'avez déterminé à donner cette Piece de Theâtre au Public, pouvois-je raiſonnablement douter de la réuſſite? Non, MADAME; *perſonne n'ignore la juſteſſe d'eſprit avec laquelle vous penſez, & qu'il eſt peu de perſonnes de votre ſexe & de votre condition qui puiſſent vous être comparées; ne craignez pas,* MADAME, *en mettant votre nom à la tête de cette Comédie que ſuivant le ſtile ordinaire des Epîtres dédicatoires, je m'étende ici ſur votre éloge; cette entrepriſe eſt au-deſſus de mes forces, je me contenterai de vous avoüer que je compterois pour peu de choſes ces graces dont la nature vous a été prodigue, ſi elles n'étoient accompagnées de cette bonté & de cette*

affabilité, qui vous gagne les cœurs de tous ceux qui ont l'honneur de vous connoître ; mais ce qu'il y a de plus admirable en vous, MADAME, *c'eſt qu'unie depuis pluſieurs années au plus aimable Seigneur de la Cour, vous avez trouvé le ſecret de conſerver & d'augmenter ſa tendreſſe, cela ne ſe fait point ſans une eſpece d'enchantement dont vous ſeule êtes capable ; pardonnez,* MADAME, *ſi témoin de cette union charmante j'oſe ici la publier ; un exemple auſſi rare & preſque unique, ne peut être expoſé au trop grand jour, je m'eſtime heureux d'avoir trouvé l'occaſion de vous en témoigner publiquement mon admiration, & le profond reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être,*

MADAME,

Votre très-humble & très-obeiſſant
Serviteur GEULLETTE.

JE ne crois pas que Monsieur Geullette soit fâché de ce que je l'ai nommé dans cette édition du nouveau Théatre Italien, pour lequel il a composé plusieurs bonnes Pieces avec un désintéressement très-louable.

J'ai encore imprimé de lui

L'AMOUR PRECEPTEUR, Comédie.

ACTEURS.

PANTALON.

SILVIA.

LISETTE.

ARLEQUIN, Valet de Pantalon.

LEANDRE.

TRIVELIN, Valet de Leandre.

Eſclaves Turcs danſans, & chantans.

La Scene eſt à Livourne.

L'HOROSCOPE ACCOMPLI, *COMEDIE.*

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repreſente un ſalon de la maiſon de Pantalon.

PANTALON, *ſeul.*

QUe je me pique mal-à-propos d'une dangereuſe délicateſſe ! tout prêt à me marier, maître abſolu du ſort de la perſonne que j'épouſe, je m'aviſe de vouloir pénétrer dans l'avenir, je veux ſçavoir ſi elle m'aime, ſi elle me ſera toûjours fidelle, & ce qui fait encore la ſottiſe de ma curioſité, c'eſt que je

ſerois menacé du ſort le plus malheureux, que je ne laiſſerois pas de conclure l'affaire. Voilà les hommes, ils ont plus d'empreſſement à s'inſtruire de leur infortune qu'à la prévenir; je ſuis ſûr même que ſi le Docteur Lanternon qui paſſe dans tout Livourne pour infaillible dans ſes prédictions, me menace de quelque cataſtrophe, je le traiterai de viſionaire; mais en revanche ce ſera le plus habile homme du monde, s'il flate ma paſſion d'un favorable augure : ce qui peut me raſſurer dans le peril que je vais tenter, c'eſt que Silvia depuis l'âge de deux ans que ſon pere me la laiſſa en mourant, n'a point vû d'autre homme que moi, j'aurai ſoin même après notre mariage de lui faire continuer ce genre de vie, & je ne crains pas que la compagne que je lui ai donnée puiſſe lui gâter l'eſprit; elle eſt auſſi innocente qu'elle, quoi qu'un peu plus âgée ; & toutes deux ont reçu la même éducation : je ſuis dans une impatience extrême, il n'y a qu'une demie lieüe d'ici chez notre Aſtrologue, & il y a plus de quatre heures qu'Arlequin y eſt allé ; mais enfin le voici. Eh bien m'apporte-tu de bonnes nouvelles ?

SCENE II.

PANTALON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MA foi, Monsieur, je ne sçais rien.

PANTALON.

Comment donc, qu'es-ce que cela signifie? N'as-tu pas trouvé le Docteur?

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi, Monsieur; nous nous sommes entretenus ensemble pendant plus de deux heures sur l'Astrologie.... Ah l'habile homme!

PANTALON.

Je le sçais. Allons au fait.

ARLEQUIN.

Il étoit dans son Cabinet la tête appuyée sur sa main, & lisoit tout haut dans un grand Livre : Mercure est en conjonction avec Venus (disoit-il sans me voir.) Bonne année pour les Maris jaloux, lui ai-je répondu.

PANTALON.

L'impertinent! & qu'a dit le Docteur à cette sottise..

ARLEQUIN.

Il n'apû s'empêcher de rire & m'a fait asseoir à ses côtés, alors je lui ai presenté le papier que vous m'aviez donné; il a fait la-dessus plusieurs ronds avec un compas, Jupiter est rétrogradant a-t'il dit, le Capricorne domine, Saturne est son descendant ou son montant; que diable sçais-je moi. Enfin, Monsieur, il a barboüillé tout cela dans cette Lettre.

PANTALON.

Et donne-la donc! voilà bien des discours inutiles.

Il lit.

» Que tu est heureux! tu plais par tout » où tu te trouve, ta seule presence inf- » pire la joye, & tu seras marié dans » le jour à l'obiet que tu aimes sans » craindre les suites presqu'ordinaires » de l'himenée.

Je ne me sens pas de plaisir.

ARLEQUIN.

Doucement, Monsieur, ceci n'a rien qui vous regarde, & c'est mon Horoscope que le Docteur a tiré par-dessus le marché.

PANTALON.

Comment maraut ton Horoscope?

ARLEQUIN.

Oüi, Monſieur, voilà le vôtre.

PANTALON, *lit.*

Que qui tu ſois, ſi tu penſe au ma- « riage, ton front eſt deſtiné à d'étran- « ges avantures, laiſſe à ton neuveu le « ſoin & la gloire de défricher le cœur « d'une jeune innocente que tu aimes ; « ſon premier abord fera plus d'impreſ- « ſion ſur elle que toutes tes froides « careſſes. Ah, ah, ah, c'eſt là mon Horoſcope ?

ARLEQUIN.

Apparemment.

PANTALON.

Ou le Docteur n'eſt qu'un aſne, ou tu ne lui as pas donné ma nativité.

ARLEQUIN.

Eh Monſieur, la voilà au dos de votre Horoſcope.

PANTALON.

Cela étant, le Docteur malgré cette grande réputation qu'il s'eſt acquiſe, n'eſt qu'un ignorant, je n'ai jamais eû de neveu.

ARLEQUIN.

Et que ſçavez-vous, Monſieur, je vous ai entendu parler d'une Sœur.

PANTALON.

Bon, elle eſt morte ſans avoir jamais été mariée; il y a environ vingt-cinq ans qu'elle perit le plus malheureuſement du monde ſur les côtes dans une petite barque, en ſe promenant ſur mer avec ſa gouvernante; ainſi les obſervations de l'Aſtrologue ſont fauſſes, & j'épouſe Silvia.

ARLEQUIN.

Quelle eſt cette Silvia?

PANTALON.

Tu le ſçauras bien-tôt.

ARLEQUIN.

Marié à l'objet que j'aime ſans craindre les ſuites preſque ordinaire de l'hymenée; o che guſto!

PANTALON.

Comment tu ſerois amoureux?

ARLEQUIN.

Oüi, Monſieur, amoureux depuis trois jours, mais amoureux à la folie, & mon cœur s'eſt envollé par le trou de cette ſerrure.

PANTALON.

Ohimé. Ce faquin aura vû ſans doute Silvia que je lui ai cachée juſqu'à ce jour avec tant de précaution... & qui vous a permis Monſieur le maraut de

regarder par le trou de cette ſerrure.

ARLEQUIN.

Parbleu voilà une belle demande.... Ah Monſieur, la gentille payſanne!

PANTALON.

Ah! je reſpire, c'eſt de Liſette qu'il eſt amoureux; eh bien Arlequin je te promets de te donner cette payſanne pour épouſe.

ARLEQUIN.

Que je vous ſerai obligé. Mais, Monſieur, n'y auroit-il pas moyen de voir cette charmante perſonne de plus près?

PANTALON.

Oüi. Mais écoute; cette Silvia que j'aime eſt une jeune fille dont je veux faire ma femme, je voudrois la cacher aux rayons même du jour; c'eſt la raiſon pour laquelle depuis un mois que tu es à mon ſervice, je t'ai laiſſé ignorer mon amour. Elle n'a jamais vû d'autre homme que moi....

ARLEQUIN, *à part.*

Tant mieux pour lui.

PANTALON.

Comme elle eſt enfermée dans cet appartement ſecret avec Liſette, dont tu es amoureux, & que je n'apprehende

pas que ta figure me faſſe tort, je vais t'y conduire.

ARLEQUIN, *à part.*

Pardy je ne donnerois pas ma figure pour la ſienne.

PANTALON.

Mais il faut auparavant que je paſſe dans mon cabinet pour y faire quelqu'arrangement au ſujet de mon mariage prochain; ſuis-moi, nous reviendrons ici dans le moment.

SCENE III.

Le Théatre change & repreſente l'appartement de Silvia.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

QUe je m'ennuye, ma chere Liſette, dans ce triſte ſéjour ! quel crime ai-je donc commis pour ſouffrir une ſi longue captivité ?

LISETTE.

Nous ne ſommes pas plus heureuſes l'une que l'autre; mais le Seigneur Pantalon qui m'a mis dès l'enfance auprès

de vous, m'a assuré que l'on traite ainsi toutes les filles en Italie.

SILVIA.

Cela peut être Lisette, mais Pantalon nous trompe, & je le soupçonne de quelque mauvais dessein; malgré l'extrême simplicité dans laquelle il m'éleve, je suis moins ignorante qu'il ne croit, & je sens que mon cœur n'est point fait pour rester dans l'inaction.

LISETTE.

Je n'entends rien à ce langage là, mais je m'appetçois effectivement que vous êtes toute autre depuis quelques jours.

SILVIA.

Et n'en ai-je pas une juste raison; Pantalon de qui je dépends (sans que je sçache pourquoi) m'a donné l'éducation la plus commune; je sçais à peine lire, écrire, & un peu de Musique; encore est-ce lui qui m'a servi de Maître, mais il a eu grand soin de me cacher les choses les plus essentielles de la vie, puisqu'il ne m'a jamais appris qu'il y ait dans le monde des hommes faits autrement que lui.

LISETTE.

Des hommes faits autrement que lui! Et comment sçavez-vous qu'il y en ait?

SILVIA.

Je vais te l'expliquer ma chere enfant. J'ai découvert derriere la tapiſſerie qui eſt au coin de mon lit, une petite armoire; il n'y avoit point de clef, j'en ai briſé la ſerrure : & j'ai trouvé un treſor ineſtimable, ce ſont les livres que tu me vois lire tous les jours avec tant d'attention; ah! Liſette, les jolies choſes qu'ils contiennent, ils ſont remplis d'évenemens ſi tendres qu'ils m'arrachent ſouvent des larmes; ici un jeune Berger appellé Celadon profite d'une Fête galante, pour voir ſa maîtreſſe Aſtrée; après avoir eſſuyé de ſa part les plus cruelles rigueurs, & prêt à mourir pour elle, ils ſe trouvent tous deux à la fontaine de verité d'amour, elle leur découvre toute la ſincerité de leurs feux, & ils s'épouſent.

LISETTE.

Voilà une fin d'Hiſtoire bien jolie.

SILVIA.

Le Chevalier Amadis, fait mille actions incroyables pour plaire à la Princeſſe Oriane qui le rebute, parce qu'elle le croit infidelle, ils tombent l'un & l'autre au pouvoir d'un malin Enchanteur; au moment qu'ils vont expirer,

une

une bonne Fée nommée Urgande, les enleve, & les transporte dans le Palais d'Appollidon, Amadis en y passant sous l'arc des loyaux Amants, fait connoître à sa Maîtresse l'injustice de ses soupçons, & ils s'épousent.

LISETTE.

Et ils s'épousent! cela est charmant.

SILVIA.

Daphnis, & Chloé, deux jeunes enfans exposés & nourris l'un par une Brebis, l'autre par une Chevre sont élevés par des Pasteurs, ils suivent eux-mêmes cette profession, ils s'aiment dès l'enfance de l'ardeur la plus pure: Daphnis est reconnu pour être fils d'un riche habitant de la Grece, il est au désespoir de voir que sa naissance l'éloigne de Chloé; cette belle Bergere se trouve par la suite être d'une condition égale à celle de son Amant, & avec le consentement de leurs parens, & l'applaudissement general de toute la contrée, ils s'épousent.... & ils s'épousent.

LISETTE.

Ah, Mademoiselle, ces avantures sont encore plus touchantes que les autres.

SILVIA.

Bon, Lisette, je te passe sous silence

nombre d'évenemens & de circonſtances de cette Hiſtoire, ſur leſquelles j'ai toute l'ignorance poſſible, je fais mille raiſonnemens plus confus les uns que les autres ſur les endroits que je ne comprends pas, dont je n'oſe demander l'explication à Pantalon, & je cherche dans mon eſprit comment je pourrois m'en inſtruire.

LISETTE.

Cela n'eſt pas aiſé : mais diantre ſoit de l'importun.

SCENE IV.

SILVIA, LISETTE, PANTALON, ARLEQUIN.

PANTALON.

BOn jour, aimable Silvia.

ARLEQUIN.

Bon jour belle mignonne.

SILVIA.

Et bien bon jour Monſieur.

LISETTE.

Ah, Mademoiſelle, voilà ſans doute un de ces jolis hommes que vous aviez tant d'envie de connoître ?

PANTALON.

Vous me paroiſſez bien de mauvaiſe humeur ?

ARLEQUIN.

Vous me paroiſſez bien ſemillante ?

SILVIA.

N'en ai-je pas raiſon ?

LISETTE.

Votre vûë me fait plaiſir.

PANTALON.

Mais encore quel ſujet avez-vous de vous plaindre ?

SILVIA.

Quel ſujet, Monſieur, d'être renfermée comme je le ſuis.

PANTALON.

Il ne tiendra qu'à vous de ne le pas être encore long-tems.

SILVIA.

Ah, Monſieur, il n'eſt rien que je ne faſſe pour ſortir de cette eſclavage.

PANTALON.

La choſe n'eſt pas ſi difficile, vous n'avez qu'à vous réſoudre à m'épouſer.

SILVIA.

Vous épouſer ! qu'eſt-ce que cela veut dire ?

ARLEQUIN.

Vous ignorez cela ?

LISETTE.

Apparemment : qui voulez-vous qui nous l'ait appris ?

ARLEQUIN.

Cela eſt charmant ! je vais vous l'expliquer, auſſi-bien cette jeune païſanne à qui je me marierai auſſi, paroît avoir beſoin de cette explication.

LISETTE.

Sans doute... mais faites enſorte que cela ſoit bien clair.

ARLEQUIN.

Bien clair.

PANTALON.

Garde-t'en bien : tu dirois peut-être quelqu'impertinence qui feroit rougir ces enfans là.

SILVIA.

Oh, Monſieur, nous ne ſçavons point encore de quoi il faut rougir.

ARLEQUIN.

Laiſſez-moi faire.... le mariage donc.... écoutez-moi bien.

SILVIA.

Oh, je vous écoute de toutes mes oreilles.

LISETTE.

Et moi auſſi.

ARLEQUIN.

Le mariage eſt comme.... une ſouriciere, une ſouriciere eſt garnie d'un petit morceau de lard friand.... voilà l'appas pour les jeunes Souris, elles veulent croquer le lardon, le pied leur gliſſe.... crac, les voilà priſes dans la ſouriciere.

SILVIA.

Je ne comprends rien à cela : & toi, Liſette.

LISETTE.

Ni moi non plus, mais il me ſemble pourtant, que je ne ſerois point fâchée de tomber dans la ſouriciere.

ARLEQUIN.

Eh bien, aimable Liſette, je ſerai l'heureux matou qui ferai patte de velours, avec une Souris auſſi friande.

SILVIA.

Je n'entends point ce galimatias ; que je ſçache du moins ce que c'eſt qu'un mari, & à quoi il eſt propre.

PANTALON.

Ceci m'embarraſſe. Un mari c'eſt un homme comme moi qui s'unit avec une fille de ton âge; cette ſocieté eſt charmante, le mari reçoit mille carreſſes de ſa femme, elle lui fait cent malices, ils

joüent enſemble à mille petits jeux badins; il l'embraſſe....

SILVIA.

Ah, ſi cela eſt ainſi, vous ne ſerez jamais mon mari.

PANTALON.

Et pourquoi ?

SILVIA.

Moi vous faire des careſſes! moi ſouffrir que vous m'embraſſiez! ah Ciel! je fremis à une pareille propoſition.

PANTALON.

Queſt-ce à dire?

SILVIA.

C'eſt-à-dire que vous êtes ſi desagréable à mes yeux que je ne pourrois me reſoudre à vous permettre ſeulement de me baiſer la main.

ARLEQUIN.

Ohimé ! & vous la belle êtes-vous auſſi dégoûtée ?

LISETTE.

Pour moi, vos petites manieres me plaiſent fort, & je m'y accoûtumerai aiſément.

PANTALON.

Mais Silvia, pourquoi ne me pas aimer? je ſuis riche, j'ai de quoi ſatisfaire votre ambition & vos plaiſirs.

ARLEQUIN.

J'en doute.

SILVIA.

Pour de l'ambition, Monsieur, je ne la connois point; à l'égard des plaisirs je ne crois pas que vous soyez capable de m'en donner; votre seule vûë me chagrine, & si tous les hommes sont faits comme vous & ce petit nain, je vous avoüe que j'ai pour eux beaucoup d'aversion.

LISETTE.

Mademoiselle, je ne suis pas si difficile moi, ce jeune garçon me plaît beaucoup.

ARLEQUIN.

Voilà ce qui s'appelle une fille de bon goût.

PANTALON.

Vous me haïssez donc?

SILVIA.

De tout mon cœur, & je voudrois que cela fut reciproque.

PANTALON.

Ah, Silvia, vous n'êtes qu'une ingrate. Est-ce-là la récompense de toutes les peines que je me suis donné pour votre éducation.

SILVIA.

Il est vrai que je vous dois beaucoup:

N'avez-vous point de honte de parler ainſi; tenez, je gage que ce garçon là vous donnera le tort, approchez mon ami.

LISETTE.

Au moins, ſi vous voulez que je vous aime, vous direz qu'elle a raiſon.

ARLEQUIN.

Je n'y manquerai pas.

PANTALON.

Si tu veux que je te donne Liſette, il faut prendre mon parti.

ARLEQUIN.

Laiſſez-moi faire.

SILVIA.

Dites-moi. Toutes les filles ſont-elles auſſi gentilles que Liſette & moi?

ARLEQUIN.

Oh que non, il y en a de laides & de malfaites.

SILVIA.

Et qui eſt-ce qui eſt aſſez ſot pour les aimer, & pour les épouſer les laides & malfaites.

ARLEQUIN.

C'eſt ſelon. Si elles ne ſont pas riches elles reſtent pour les gages, ſi elles ont bien des écus, c'eſt à qui leur fera la cour, & la plûpart du tems elles ſe marient à de jolis hommes.

SILVIA.

SILVIA.

Voilà ce que je voulois ſçavoir. De fort jolis hommes; il y en a donc de ces jolis hommes?

ARLEQUIN.

Me voilà pris comme un ſot.

PANTALON.

Ces jolis hommes ſont faits comme nous, vous dis-je.

SILVIA.

Et comment donc ſont bâtis ceux qui ſont laids, & desagréables?

PANTALON.

Je vous en ferai voir aujourd'hui, dont je veux faire emplette, ils danſent, & chantent dans la perfection, cela vous fera paſſer le temps.

SILVIA.

Helas, Monſieur, je le paſſerai toûjours fort mal en ces lieux; je ſens qu'il y manque quelque choſe à ma ſatisfaction, mais j'ignore ce que c'eſt; vous m'avez élevée dans une ignorance profonde, & c'eſt ce dont je me plains. Ainſi loin de vous rendre graces de mon éducation, je vous ſçais très-mauvais gré de la conduite que vous tenez avec moi.

PANTALON.

Qui diantre vous a ſuggeré tous ces raiſonnemens?

SILVIA.

La nature seule me les fournit, Monsieur, & mon cœur me dit que nous ne naissons pas pour vivre dans l'esclavage.

PANTALON.

Hé bien, ma chere Silvia, il n'est rien que je ne fasse pour gagner votre cœur; vous serez libre quand il vous plaira, mais c'est à condition que vous me promettrez de m'aimer; dès ce moment rien ne vous manquera, vous aurez des bijoux de toutes façons. J'ai déja retenu des Esclaves pour vous divertir.....

ARLEQUIN.

Allons faites un effort; tenez, quand vous serez venu à bout de l'aimer, vous l'épouserez après sans répugnance.

SILVIA.

Je le crois. (Il faut dissimuler.) Mais Seigneur Pantalon, me tiendrez-vous parole?

PANTALON.

Ah, je vous le jure par vos beaux yeux, ma chere enfant. Lisette, tâche qu'elle se détermine à m'être favorable, je n'en serai pas ingrat, & je te ferai épouser ce petit mauricaud.

LISETTE.

Allez, laissez-moi faire.

PANTALON.

Je vais promptement faire les emplettes. Jusqu'au revoir, belle Silvia, je ne tarderai gueres.

SILVIA.

Oh, Seigneur Pantalon ne vous pressez point, mettez-y tout le temps necessaire, & prenez garde de vous trop échauffer.

PANTALON.

Elle s'interesse déja à ma santé, oh quelle satisfaction!

LISETTE.

Et vous, revenez bien vîte au moins.

ARLEQUIN.

Vous n'avez donc pas peur que je me fatigue, moi?

SCENE V.

Le Théatre change & représente le Salon de la maison de Pantalon.

LEANDRE TRIVELIN.

TRIVELIN.

MOnsieur, puis-je vous demander, ce que nous venons faire ici?

LEANDRE.

Ne t'ai-je pas dit qu'outre un paquet

que j'ai à rendre à Pantalon de la part du Sieur Stephano mon pere, & son Correspondant, j'ai encore une lettre de crédit pour y recevoir tout l'argent dont je puis avoir besoin.

TRIVELIN.

Et vous venez de le voir sortir, que ne lui parliez-vous donc ; vous êtes un homme d'une espece toute nouvelle, vous épiez les momens où ceux qui vous doivent, sortent de chez eux, & vous les laissez passer sans leur rien demander ; si vos Créanciers de Venise avoient la même honnêteté, vous ne donneriez pas tous les matins de si fatiguantes audiances. Mais que regardez-vous, il n'y est point, vous le sçavez.

LEANDRE.

Ah, mon cher Trivelin, dans quelle agitation me trouvai-je ?

TRIVELIN.

Je ne vous comprends point, vous n'entrez dans cette maison qu'avec une timidité qui me glace, vous n'abordez Pantalon qu'en tremblant ; l'autre jour même après m'avoir montré votre Lettre de crédit & un paquet cacheté que vous aviez à lui rendre, vous feignites avec lui de l'avoir oublié, lorsqu'il vous

dit qu'il étoit prêt de faire honneur à ſon Correſpondant, je m'y perds.

LEANDRE.

Helas, j'ai des raiſons eſſentielles pour ne me point faire connoître ſi-tôt à Pantalon. Si j'avois donné mes lettres, quel prétexte pourrois-je trouver pour revenir ici?

TRIVELIN.

Eh, qu'avez vous beſoin de prétexte?

LEANDRE.

Ah, Trivelin, que je ſuis amoureux

TRIVELIN.

Amoureux! Et de qui? je ne ſçache perſonne dans cette maiſon....

LEANDRE.

Ah, mon cher ami, apprends quel eſt l'objet de ma tendreſſe; c'eſt une jeune fille que le Seigneur Pantalon tient enfermée dans cet appartement; il y a quinze jours que je l'ai apperçuë pour la premiere fois par une fente de cette porte; depuis ce temps j'ai reſſenti pour elle l'amour le plus vif & le plus tendre, je languis éloigné du lieu qui renferme tout ce que j'aime, mais je l'apperçois... regarde Trivelin.

TRIVELIN.

Oüi ma foi, elle eſt des plus gentilles,

& il n'eſt pas difficile à preſent de comprendre pourquoi vous évitez ce bon homme.

LEANDRE.

Elle rentre dans un petit cabinet; que mon bonheur eſt de peu de durée!

TRIVELIN.

Il faudroit nous informer ſi ce ne ſeroit point une fille de Pantalon, en ce cas là on pourroit....

LEANDRE.

Pantalon ne paſſe pas pour être marié, & je crois plûtôt que c'eſt quelque jeune perſonne qu'il fait ainſi élever pour en faire ſa femme; ne le ſeroit-elle pas déja? Ah, ſi cela étoit, je mourrois de douleur, mais il eſt dangereux que je reſte ici plus long-temps; tiens, Trivelin, voilà ma bourſe, n'épargne rien pour me faire voir de près cette gentille priſonniere. Pantalon n'a pour domeſtiques que deux commis pour ſa banque, & qu'un Valet des plus balourds, il ne te connoît point, tâche par ſon moyen de me procurer une converſation avec cette adorable perſonne. *Il ſort.*

SCENE VI.

TRIVELIN, *seul.*

VOilà un amour impromptu qui fait un terrible ravage dans le cœur de mon Maître. Quelle vivacité ! il faut qu'il soit diablement amoureux pour m'avoir ainsi donné sa bourse, car il n'a pas plus d'argent qu'il lui en faut; il est vrai que le Sieur Stephano son Pere nous dit en partant de Venise qu'en montrant nos Lettres à Pantalon, nous ne manquerions de rien, que même elles lui causeroient une surprise dont il auroit de la peine à revenir... mais j'entends quelqu'un, éloignons-nous un peu... justement, c'est le Valet de Pantalon, tâchons de profiter de sa balourdise.

SCENE VII.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

ARLEQUIN.

OChe gusto ! che consolation ! ô trop heureux Arlequin ! j'en mourrai de joye; voilà la clef de l'apparte-

ment de ma maîtresse, & voici des bijoux que Monsieur Pantalon m'envoye porter à Silvia : pendant que cette jeune fille les examinera, j'aurai le temps de faire l'amour avec ma gentille payfanne. Ah, ma chere Lisette, que tes caresses me chatouillent l'ame.... il n'en est point de même du Seigner Pantalon, sa maîtresse ne répond pas trop à son amour, ma foi aussi c'est un vilain merle, & cette Silvia n'a pas tout-à-fait tort.

TRIVELIN.

J'en ai assez entendu pour le faire jaser.... bondi Signor Arlichino.

ARLEQUIN.

Qui vous a dit mon nom.

TRIVELIN.

Est-ce que vous ne me connoissez pas ?

ARLEQUIN.

Nullement.

TRIVELIN.

Je vous connois bien moi, je vous ai vû petit comme cela ; n'êtes-vous pas Valet du Seigneur Pantalon ?

ARLEQUIN.

Oüi.

TRIVELIN.

Je suis de votre pays.

ARLEQUIN.

De Bergame ?

TRIVELIN.

Oüi vraiment.

ARLEQUIN.

Ah, caro Bergamaſco ! quel plaiſir de vous embraſſer.

TRIVELIN.

Vous me paroiſſez bien content de votre condition ?

ARLEQUIN.

Plus qu'on ne ſçauroit dire.... je ſuis amoureux à la folie.

TRIVELIN.

Et aimé ſans doute ! vous êtes d'une ſi jolie figure.

ARLEQUIN.

Très-aimé, & autant aimé, que mon maître eſt hai.

TRIVELIN.

Franchement ? auſſi il eſt bien vieux & bien laid.

ARLEQUIN.

Cependant il compte ſe marier bientôt, & voudroit même que ce fût dès ce ſoir.

TRIVELIN.

Ouf... je le ſçais.

ARLEQUIN.

Il eſt actuellement allé acheter quelques Eſclaves pour en faire preſent à ſa future.

TRIVELIN.

Et cette future eſt une jeune fille qu'il tient enfermée dans cette appartement; N'eſt-il pas vrai?

ARLEQUIN

Oüi vraiment. Qui vous a dit cela, il m'a bien défendu d'en parler.

TRIVELIN.

Je ſuis dans le ſecret.

ARLEQUIN.

Et moi, je me marie à la Suivante de cette fille: elle s'appelle Liſette; ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que ces deux jeunes perſonnes n'ont jamais vû d'homme que le Seigneur Pantalon & moi: elles ſont d'une ſimplicité qui me charme.

TRIVELIN.

Cela eſt en effet très-plaiſant; mais ſi vous vouliez rendre la choſe encore plus divertiſſante, je vais vous en donner le moyen.

ARLEQUIN.

Quel eſt-il.

TRIVELIN.

La fille que Pantalon doit épouſer, &

qui se nomme Silvia (vous voyez bien que je sçai son nom) est sœur de Monsieur Leandre mon maître qui vient exprès à Livourne pour ce mariage, & le plaisir seroit de l'introduire à l'insçû de Pantalon dans l'appartement où loge sa maîtresse & la vôtre; cela feroit un effet fort comique.

ARLEQUIN.

Effectivement cela seroit bouffon.... mais Monsieur Pantalon ne m'a point parlé de ce frere.

TRIVELIN.

On ne pense pas à tout; mon maître vient pourtant ici pour vaincre la répugnance que cette jeune fille peut avoir pour le mariage.

ARLEQUIN.

Ecoutez, cela ne sera pas aisé.

TRIVELIN.

Parbleu, je payerois pinte & le meilleur plat de macarons pour pouvoir faire cette petite malice à Pantalon.

ARLEQUIN.

Pinte & un plat de macarons! ah caro paesan, touchez là; voici la clef de l'appartement que mon maître m'a confiée, vous n'avez qu'à faire venir le Seigneur Leandre, je lui ouvrirai aussi-tôt la porte.

TRIVELIN.

Le voilà fort à propos.

SCENE VIII.

LEANDRE, ARLEQUIN, TRIVELIN.

LEANDRE.

J'Ai vû Pantalon prendre le chemin du port, & Arlequin rentrer ici avec une boëte sous son bras ; sans doute que mon Valet est en conference avec lui.

TRIVELIN.

Votre impatience vous ramene en ces lieux, Seigneur Leandre, vous avez tout lieu d'être content, (*à part*) j'ai déja gagné bien du terrain.

LEANDRE.

Ah, mon cher Trivelin, que je t'embrasse.

ARLEQUIN.

Tenez, voilà la clef de l'appartement. Votre sœur sera ma foi bien surprise, quand elle vous verra.

LEANDRE.

Quelle Sœur ?

TRIVELIN.

Mademoiſelle Silvia, qui doit épouſer le Seigneur Pantalon.

LEANDRE, *à part*

Oh Ciel ?

TRIVELIN.

Je n'ai pas crû devoir en faire myſtere à Arlequin, je lui ai appris que vous veniez ici pour la déterminer à la nôce.

LEANDRE.

Puiſque tu lui as tout dit....

ARLEQUIN.

Oüi Monſieur, je ſuis dans la confidence, & ſi vous n'étiez pas frere de Mademoiſelle Silvia, je ne ſerois pas aſſez duppe pour vous laiſſer ainſi entrer.

TRIVELIN.

Je le crois bien. *A Leandre (* profitez de ce moment*)* nous allons Arlequin & moi au Cabaret le plus prochain renouveller la connoiſſance & boire à votre ſanté.

[*Arlequin ouvre la porte de l'appartement de Silvia, fait entrer Leandre, referme la porte & emporte la clef.*]

SCENE IX.

Le Theatre change & repréſente le Jardin de l'appartement de Silvia.

SILVIA, LISETTE, LEANDRE, *caché.*

SILVIA.

OUi ma chere Liſette, je te l'ai déja dit, rien n'eſt ſi tendre dans ces Livres que les converſations de ceux qui y ſont les principaux perſonnages; leurs expreſſions ſont ſi vives, ſi paſſionnées, que je ne puis comprendre par quelle raiſon la plûpart de ces filles ſont ſi cruelles à leurs Amans.

LISETTE.

Je l'ignore comme vous, & je voudrois bien le ſçavoir.

SILVIA.

Je me perds dans mes réflexions.... pourquoi ne pas répondre à la tendreſſe de leurs Amans, ils ſont ſi bienfaits, ſi gracieux.

LISETTE.

Eſt-ce que vous les avez vûs?

SILVIA.

Oüi vraiment : mais ce n'eſt qu'en peinture, tiens ma chere Liſette, il y en a qui paroiſſent vêtus tout de fer, à cheval, & l'épée à la main; ceux-là me font peur, je re l'avoüe; d'autres tiennent un chien en leſſe, gardent leurs troupeaux & careſſent leurs moutons favoris, ceux-ci me plaiſent davantage; mais il y en a une troiſiéme eſpece vêtus je ne te ſçaurois dire comment, & leurs habillemens me paroiſſent ſi galants que je meurs d'envie de les connoître.

LISETTE.

Et vous appellez tous ces gens là ?

SILVIA.

Des Amans.

LISETTE.

Des Amans ! cela eſt drolle, & parmi tous ceux que vous avez vû, n'y en a-t'il pas qui ſoient faits comme ce petit noir de tantôt, je me ſens toute autre depuis qu'il m'a fait des careſſes; ah, je voudrois bien être certaine que ce fût là un Amant.

SILVIA.

Ah, Liſette, c'en eſt un ſans doute, ton cœur te le dit, & tu l'aimes déja, que j'envie ton bonheur; pour moi je

n'ai que des sentimens d'aversion pour Pantalon; que j'amuserai de belles paroles, jusqu'à ce que je puisse sortir de sa puissance ; mais pour me desennuyer & dissiper mon chagrin, donne-moi ce livre de musique qui fait partie de ceux que j'ai trouvez ici.

LISETTE.

C'est celui où il y a des airs si tendres?

SILVIA.

Justement.

LISETTE.

Le voilà.

SILVIA.

Celui-ci convient à merveille à l'état où je suis.

Elle chante.

Premier Couplet.

Tandis que chaque jour,
Oiseaux, dans ce bocage
Je vous vois à l'Amour
Offrir un libre hommage,
Me verra-t-on toûjours,
Sous un dur esclvage,
Des plus beaux de mes jours
Ne pouvoir faire usage.

Deuxiéme Couplet.

Amour n'est-il pas temps
Que ma contrainte cesse ?
Viens finir mes tourmens,

Ton interêt t'en presse ;
Quand j'ose t'implorer,
Je n'ai point d'autre envie
Que de te consacrer
Tous les jours de ma vie.

L'on joüe un air de flutte douce.

SILVIA.

D'où provient cette charmante musique ! ah, Lisette, il y a ici quelque chose de surnaturel.

LISETTE.

Vous m'avez raconté qu'il y a des enchantements qui se terminent par une musique douce & tendre : ah, si c'étoit cette Urgande de tantôt qui vient à notre secours.... Car depuis ce moment je me suis imaginée que nous étions toutes deux sous la puissance de Pantalon par quelqu'effet de la magie, & qu'il est peut-être lui-même quelque vilain enchanteur.

SILVIA.

Hélas ! cela pourroit bien être ; on les dépeint à peu près tels que lui, mais cette musique recommence : écoute je te prie.

Après un petit prélude sur la flutte douce, Leandre chante.

L'Amour est touché de vos larmes,
Jeune beauté comptez sur son secours,

Ce Dieu qui veille sur vos jours
Par le plus tendre Amant va finir vos allarmes,
Meritez ses faveurs par un juste retour,
Le cœur seul peut payer les bienfaits de l'Amour.

SILVIA.

Qu'entends-je, Lisette? c'est un oracle prononcé par l'Amour même; ah! j'ai lû de pareilles avantures dans les livres dont je t'ai parlé.... eh bien Dieu puissant, j'executerai vos ordres, ne me faites pas languir après cet Amant que vous me promettez, je brûle d'impatience de le voir : mais Ciel n'est-ce point une illusion?... ah, ah, ah.

LEANDRE.

Non, belle Silvia, croyez-en l'Amour, je suis un Amant; mais le plus tendre, le plus soûmis & le plus passionné; je vous aime charmante personne; que dis-je, je vous adore; tout mon bonheur dépend de me voir aimé de vous, & je mourrois de douleur à vos pieds, si j'étois assez malheureux pour que mes vœux fussent rebutez.

SILVIA.

Vous êtes un Amant.... c'est vous qui devez me procurer la liberté, & aux volontez duquel l'Amour vient de m'annoncer que je devois être soumise....

LEANDRE.

Oüi, adorable Silvia, ne ſoyez point rebelle aux ordres d'un Dieu qui ne veut point qu'on lui reſiſte, c'eſt lui qui m'a conduit en ces lieux pour vous y arracher de l'eſclavage où vous retient injuſtement un vieillard indigne de vous poſſeder; & je ſuis prêt à affronter la mort la plus terrible plûtôt que de lui ceder un objet ſans la poſſeſſion duquel je renoncerois à la vie....

SILVIA.

Ah, Liſette, la joye m'étouffe.... délaſſe-moi je te prie... voilà tout le langage de mes livres.... l'Amour même n'y eſt pas dépeint avec plus de graces qu'en a cet aimable Cavalier... quelle difference de la peinture avec la réalité.... non Seigneur, non, vous ne mourrez point je vous en aſſure, il y a trop long-temps que je ſouhaite voir un Amant d'une figure auſſi charmante, pour le rebuter.... d'ailleurs je dois obéïr au Dieu qui vous amene dans ces lieux; ah! je le fais ſans répugnance, je ne vous aime déja que trop... ai-je tort Liſette?

LISETTE.

Non vraiment, jamais je n'ai rien vû de si beau & de si brillant.

LEANDRE.

Rien ne peut égaler ma joye.

SILVIA.

Comment vous nomme-t'on ?

LEANDRE.

Leandre.

SILVIA.

Que voilà un nom séduisant ! Leandre ! je l'aurai toûjours à la bouche. Mais j'ai lû que les hommes étoient quelquefois infideles; ah, Leandre ne me tromperez-vous point; m'aimerez-vous toûjours ?

LEANDRE.

Ah, belle Silvia, pouvez-vous en douter sans m'offenser mortellement.

SILVIA.

Eh bien, ne vous fâchez pas, mon cher Leandre, je vous crois...

LEANDRE.

Qu'il y auroit de cruauté à vous abuser ? Non, je le repete, je vous adore, & je suis prêt à vous épouser dans le moment même. Voilà ma foi, que voulez-vous de plus.

SILVIA.

Je la reçois volontiers.... mais cela n'eſt pas tout-à-fait dans les regles.

LEANDRE.

Comment!

SILVIA.

Bon, dans la plûpart des livres que j'ai lû, on n'épouſe qu'au cinq, ou ſixiéme Volume; & il y a preſque toûjours un enlevement qui précede.

LEANDRE.

S'il ne tient qu'à cela, je vous enleverai; partons ſans differer.

LISETTE.

Pour moi, Mademoiſelle, je ne vous ſuivrai pas.

SILVIA.

Eh pourquoi Liſette?

LISETTE.

Je ne veux point partir ſans mon petit brunet.

LEANDRE.

Hé bien, nous l'emmenerons avec nous, puiſque ce brunet ſans doute n'eſt autre qu'Arlequin ami de mon Valet, mais je les apperçois l'un & l'autre.

SCENE X.

SILVIA, LISETTE, LEANDRE, ARLEQUIN, TRIVELIN.

ARLEQUIN.

AH, gentille Lisette, est-ce bien vous que je revois?

LISETTE.

Oüi, mon cher petit ami, c'est-moi-même.

ARLEQUIN.

Que je suis aise; tenez, mettez la main sur mon cœur, vous y sentirez une agitation si violente que je suis sûr que cela vous fera pitié.

LISETTE.

Effectivement. Mais je ressens presque les mêmes mouvemens.

ARLEQUIN.

Que je voye. Hélas oüi.

LISETTE.

Qu'est-ce que vous portez dans ce coffre?

ARLEQUIN.

Ce sont des bijoux que Monsieur Pantalon envoye à cette belle fille, (qui n'est

pourtant pas si drolle que vous,) mais je ne pensois seulement pas à elle. Tenez, Mademoiselle, voilà ce que mon maître vous envoye.

SILVIA.

Ah, je ne veux rien recevoir de ce vilain homme.

TRIVELIN.

Mademoiselle, prenez toûjours, nous en aurons peut-être besoin.

LEANDRE.

Le conseil de mon Valet est sage, belle Silvia.

SILVIA.

Je le reçois donc parce que cela paroît vous faire plaisir, & que je ne cherche qu'à vous en faire, mais je vous avertis, mon cher Leandre, que je ne suis point du tout sensible à ce present, & qu'une simple fleur que je recevrois de votre main me seroit mille fois plus chere.

LEANDRE.

Que cette simplicité a de charmes pour moi!

LISETTE, *à Arlequin.*

Hé! vous ne me faites aucun present, vous?

ARLEQUIN.

Moi? Pardonnez-moi. Que lui donner

(reprend le coffre à Silvia,) & bien Liſette je vous donne tout cela.

TRIVELIN, *reprend le coffre.*

Hé mais! Vous n'y penſez pas Arlequin, ceci n'eſt point à vous.

ARLEQUIN.

Comment ferai-je donc?

SILVIA.

Tenez mon ami, voilà de quoi contenter votre maîtreſſe, faites-lui preſent de ces bagatelles.

ARLEQUIN.

Grand merci Mademoiſelle. Que Liſette va être belle avec tout cela.

LEANDRE.

Allons, belle Silvia, profitons de l'abſence de votre Geolier, partons ſans differer davantage.

SCENE XI.

SILVIA, LISETTE, LEANDRE, ARLEQUIN, TRIVELIN, PANTALON.

PANTALON.

Ciel! que vois-je! un Cavalier avec Silvia! Je vous trouve bien temeraire, Monſieur, d'entrer ainſi chez moi.

LEANDRE.

LEANDRE.

Monsieur ?

PANTALON.

Et vous bien hardi de parler à un homme sans ma permission.

SILVIA.

Appellez-vous cela un homme, Monsieur, il ne vous ressemble pourtant en aucune maniere.

PANTALON.

Hé ventrebleu, il ne s'agit point ici de faire l'innocente ; je vois bien que je suis trahi. (*à Arlequin*) Et toi malheureux, de quoi ris-tu ? Je ne sçais à quoi il tient que je te donne cent coups de bâton.

ARLEQUIN.

O che bestia, che ignorante !

PANTALON.

Comment maraut !

ARLEQUIN.

Quoi, vous ne connoissez pas ce Cavalier, c'est le frere de votre maîtresse.

PANTALON.

Quelle extravagance ! Slvia n'a point de frere.

ARLEQUIN.

Et si vous dis-je. Je ne lui aurois point ouvert la porte moi-même sans cela, demandez-lui plûtôt ?

LEANDRE.

Mon Valet s'eſt ſervi de cette ruſe pour me donner entrée dans ces lieux; & l'amour y ſecondant mes intentions, a fait approuver ma paſſion à cette belle perſonne que je viens d'épouſer.

ARLEQUIN.

O che furbo!

PANTALON.

Epouſer?

SILVIA.

Oüi, Monſieur, vous m'avez dit tantôt qu'il n'y avoit que le mariage, qui put me tirer de captivité, je me ſuis mariée pour en ſortir.

PANTALON.

Mais c'eſt en m'épouſant que vous pouviez devenir libre.

SILVIA.

Vous épouſer! ah, Monſieur, j'aimerois mieux cent fois reſter dans l'eſclavage.

PANTALON.

Ah! je ſuis au deſeſpoir. Et toi coquine?

LISETTE.

Moi, Monſieur? voilà mon petit mari.

ARLEQUIN.

Cela eſt vrai, je ſuis auſſi ſon libera-teur.

PANTALON.

Fort bien. Et je ſouffrirois un pareil affront? Morbleu, Monſieur, délogez promptement de chez moi, ou par la mort....

LEANDRE.

Très-volontiers, Monſieur; je ne prétends point reſter ici malgré vous, mais vous me permettrés s'il vous plaît d'emmener ma femme.

PANTALON.

Votre femme.... ſi vous ne vous retirez....

ARLEQUIN.

Eh, Monſieur, c'eſt votre beau-frere.

PANTALON.

C'eſt un fourbe, & un avanturier.... La fureur qui m'aveugloit d'abord m'empêchoit de le reconnoître, mais je me ſouviens qu'il rode dans ce quartier depuis quinze jours, que l'ayant trouvé dans ma maiſon, il m'a fait accroire qu'il avoit une lettre de change ou de crédit du Seigneur Stephano mon Correſpondant, & quand il a fallu me la montrer, le drôle s'eſt tiré d'embarras

en disant qu'il l'avoit oubliée.

LEANDRE.

Je ne vous en imposois point, Seigneur Pantalon. Voici sa lettre, lisez.

PANTALON.

Je reconnois sa signature.

Il lit. De Venise.

» Je vous adresse mon fils, Seigneur » Pantalon. (Vous êtes fils du Seigneur Stephano?)

LEANDRE.

Oüi, Monsieur, pour vous servir.

PANTALON *à part.*

Je me serois bien passé de ses services!

Il lit.

» C'est un Cavalier assez bienfait, (que trop, dont j'enrage) & qui me» rite toute votre tendresse, (oui vraiment, il s'y prend fort bien,) puisqu'il » est votre neveu....

Mon neveu! le Seigneur Stephano se moque de moi....

Il jette la lettre, Leandre la ramasse & la lui rend.

LEANDRE.

Continez s'il vous plaît.

PANTALON, *lit.*

» Le naufrage de la Signora Pandora

votre Sœur fut imaginaire. (Cela seroit-« il croyable !) «

ARLEQUIN.

Pourquoi non ?

PANTALON.

Nous nous aimions. «

ARLEQUIN.

Rien n'est plus naturel.

PANTALON.

Je l'enlevai de concert avec sa Gou-« vernante, nous nous épousâmes à « Venise. «

ARLEQUIN.

Il n'y a rien à dire à cela.

PANTALON.

Et Leandre est le fruit de nos amours. «

ARLEQUIN.

Les enfans de l'Amour sont plus beaux que les autres.

PANTALON.

Je me flatte que vous me reconnoî-« trés pour votre beau frere, sinon je « vous prie de remettre à mon fils les « cinquante mille écus de fonds que « vous avez à moi. « (Ohimé... mais je ne suis pas obligé d'ajoûter foi aveuglement à la lettre du Seigneur Stephano?)

LEANDRE.

Poursuivez je vous prie.

PANTALON.

Il lit.

» J'aimois, je connoiſſois la ſeverité de » mon Pere, Stephano ſçut vaincre » mes ſcrupules, je ſuis ſa femme & il » ne manque rien à mon bonheur, » mon cher frere, que la ſatisfaction » de vous voir approuver mon mariage *Pandora.*

PANTALON.

Ah, maudit Docteur Lanternon, ta prédiction ne ſe trouve que trop veritable.

LEANDRE.

Hé bien Seigneur Pantalon, êtes-vous bien convaincu que vous êtes mon Oncle?

PANTALON.

Que trop, pour mon malheur: voilà donc mon Horoſcope accompli; qui diable auroit pû s'imaginer que ma Sœur m'eut joüé un pareil tour.

ARLEQUIN.

Je vous l'avois bien dit moi... Oh il faut ſe défier des femmes juſqu'après leur mort.

LEANDRE.

Hé bien donc, mon cher Oncle, ayez quelque bonté pour un neveu qui en

ſera éternellement reconnoiſſant, conſentez que cette aimable perſonne ſoit mon épouſe, auſſi-bien pourriez-vous être heureux ſans poſſeder ſon cœur.

SILVIA.

Tenez, Seigneur Pantalon, je vous adorerai comme mon Oncle; mais il n'y a point d'extremité à laquelle je ne me portaſſe plûtôt que de devenir votre femme.

PANTALON.

Voilà qui eſt décidé. Oüi, Silvia je renonce à votre poſſeſſion, au défaut de votre amour je veux avoir toute votre eſtime; je conſens à votre hymen avec mon neveu, & je vous aſſure tout mon bien.

LEANDRE.

Ah charmante Silvia, que ma joye eſt parfaite; mon bonheur paſſe toutes mes eſperances... mon cher Oncle, que je vous ſuis obligé.

ARLEQUIN.

Et Liſette que vous m'aviez promiſe... vous ſçavez là-deſſus la prédiction du Docteur.

PANTALON.

Hé bien je te l'accorde.

Je vous avois, belle Silvia, acheté

des Eſclaves qui ſçavent chanter & danſer; je vous en fais preſent. Arlequin fais-les venir & prenons tous part à l'union de ces aimables époux.

Les Eſclaves Turcs forment un divertiſſement de danſes.

SILVIA.

Seigneur Pantalon, j'ai tant d'averſion pour l'eſclavage que je vous prie de trouver bon que je donne la liberté à ces Eſclaves, ils me plaiſent beaucoup, mais j'aime mieux m'en priver que de les retenir contre leur gré.

PANTALON.

Voilà des ſentimens bien nobles. Très-volontiers, qu'ils joüiſſent de la liberté; mais c'eſt à condition, qu'ils reſteront ici pendant quelques jours pour nous procurer tous les divertiſſemens dont ils ſont capables.

Deux Eſclaves chantent.

Du bonheur des mortels, arbitre ſouveraine,
Liberté, douce liberté,
Que notre cœur eſt enchanté,
Du ſort heureux qui vous ramene.

Dans les plaiſirs faite couler nos jours,
Terminez à jamais nos peines,
Et qu'on ne porte plus en ces lieux d'autres chaînes
Que celles du Dieu des Amours.

Un Esclave.

La Liberté d'elle-même eſt charmante.
Par tout on vante
Ses attraits flateurs,
Mais elle eſt mille fois plus aimable,
Quand on la tient d'un objet adorable
Qui la ravit à tous les cœurs.

Un autre Esclave.

Le plaiſir de vous rendre hommage
Nous dédommage
De tous les maux que nous avons ſoufferts,
Un doux pouvoir ſous vos loix nous entraîne,
Et quand vos mains ont briſé notre chaîne,
Vos yeux nous ont donné de nouveaux fers.

I. Vaudeville.

D'un jeune plumet vif & tendre.
Philis voulant combler les vœux,
Fut à l'oracle pour apprendre
S'il auroit toûjours mêmes feux;
On lui dit que, ſuivant l'uſage,
Son bonheur le rendroit volage;
Beautez ſenſibles ſongez-y,
Cet Horoſcope eſt accompli.

Un mari languiſſant, débile,
D'heritiers étant dépourvu,
Pour en avoir, vit la Sibile,
Voici ce qui fut répondu:
Le grand air te ſeroit utile,
Pour quelques mois quitte la ville;
Il eſt ſix jours hors de chez lui,
Et l'Horoſcope eſt accompli.

L'époux d'une femme jolie,
Dans l'embarras d'un gros procez,
Eut recours à l'Astrologie
Pour en apprendre le succez,
On lui prédit victoire entiere,
Si Madame suivoit l'affaire;
Il le permit en bon Mari,
Et vit l'Horoscope accompli.

On prédit à ceraine prude
Que l'amour vaincroit sa rigueur,
Elle redouble son étude
Pour rendre l'oracle menteur:
Gens d'élire viennent chez elle;
Aucun ne flechit la cruelle;
Il se presente un étourdi.
Voila l'Horoscope accompli.

Un vieux & grave personnage
Dans l'hymen voulant s'engager,
L'oracle lui dit qu'à son âge
On doit craindre certain danger;
Toûjours rempli de sa folie,
Un beau matin il se marie,
Hélas avant le jour fini,
L'Horoscope étoit accompli.

Sur le point de faire un voyage
Damon voulut être éclairci,
Si l'objet de son tendre hommage,
Ne le mettroit pas en oubli,
On lui prédit que sa Climene,
L'oubliroit avant la quinzaine;
Il part Dimanche & le Lundi
L'Horoscope étoit accompli.

ARLEQUIN.

Quand on nous fit venir en France,
L'oracle nous dit qu'en ces lieux
Rien n'échappe à la connoissance
Des Spectateurs judicieux ;
Mais que souvent votre indulgence,
Ranimeroit notre esperance ;
Puissions-nous encore aujourd'hui
Voir cet Horoscope accompli.

UN ESCLAVE, *chante.*

Dans l'univers
Rien n'est exemt de fers,
Un Heros qui suit la victoire
Se rend esclave de la gloire ;
Au lieu de l'Or, immolant son repos
Le commerçant s'expose à la fureur des flots,
Le mortel même le plus sage
Dans les liens de la raison sauvage,
Souffre la gêne nuit & jour,
Puisqu'il faut subir l'esclavage,
Je choisis celui de l'Amour.

II. VAUDEVILLE.

Quand une mere trop sauvage
Vous tient en cage,
Jeunes beautez je vous plains fort,
Quel esclavage !
C'est une mort.
Mais quand la mere moins chagrine,
Chez la voisine
Laisse aller par fois son tendron,
Hon, hon.
Encor vit-on.

Quand un Mari d'un caractere
Bruſque & ſevere,
Toûjours veille & jamais ne ſort,
Quelle miſere !
C'eſt une mort.
Mais quand un époux débonnaire
Peu ſédentaire,
Veut qu'on ſoit libre en ſa maiſon,
Hoa, hon,
Encor vit-on.

Lorſque l'on ſert une Climene
Trop inhumaine
Qui s'effarouche à notre abord,
Ah, quelle peine !
C'eſt une mort
Mais quand Iris devant ſa Bonne,
Fait la dragonne,
Et qu'en ſecret elle eſt mouton,
Hon, hon,
Encor vit-on.

Quand une fillette jolie
Fait la folie
De prendre un vieux qui toûjours dort,
La triſte vie !
C'eſt une mort.
Mais pendant le temps qu'il ſommeille,
Si l'Amant veille
Pour la conſoler du griſon,
Hon, hon,
Encor vit-on.

Quand un objet ſexagenaire
Qui cherche à plaire
Veut qu'on lui marque un doux tranſport,

Quelle misere !
C'est une mort.
Mais lorsque la Nimphe à lunette,
A pour soubrette,
Une jeune & fraiche don don,
Hon, hon,
Encor vit-on.

Quand il faut souffrir la presence
Et la licence
D'un Traitant qui fait le Milord,
Quelle souffrance !
C'est une mort.
Mais quand le riche personnage,
Nous dedommage
Des mauvais tours du Pharaon,
Hon, hon,
Encor vit-on.

Quand un Amant sous notre Empire
Toûjours soupire,
Et par ses plaintes nous endort,
Ah, quel martire !
C'est une mort.
Mais quand un Galand sçait nous dire,
Le mot pour rire,
Avec la petite chanson,
Hon, hon,
Encor vit-on.

ARLEQUIN.

Lorsqu'en ces lieux l'Echo resonne,
Et que personne,
N'y vient nonobstant tout notre effort,
Ah, j'en frisonne !
C'est une mort.

Mais quand il faut que l'on ſe ſerre
Dans le parterre,
Et que l'on garnit le balcon,
Hon, hon,
Encor vit-on.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *le nouveau Theatre Italien*; j'ai examiné en particulier les differentes pieces qui le compoſent, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris ce 3. Novembre 1728.

DANCHET.

PQ
1987
G5H6

Gueulette, Thomas Simon
L'horoscope accompli

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY